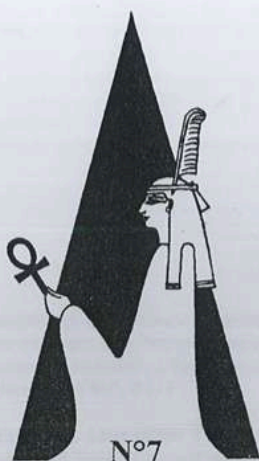


AIDEA



COLLÈGE DE FRANCE
Cabinet d'Égyptologie
Inventaire B ... 18.243.....

24/11/00

ASSOCIATION INTERNATIONALE
POUR L'ÉTUDE DU DROIT DE L'ÉGYPTE ANCIENNE

L'ÉGYPTE ET SES VOISINS

Journée d'étude du 4 juin 1998 et colloque des 5 et 6

Jacques Bouineau - Rapport de synthèse

La voie domitienne qui roule à quelques pas de là incite au départ et porte principalement vers l'Orient. Vers Rome, bien sûr, mais plus loin et plus au sud, là-bas, au fond du mare nostrum, vers l'Égypte. L'Égypte, berceau de la civilisation occidentale, mère de la Grèce, grand-mère de Rome, mais avant tout grande puissance dominant le bassin oriental de la Méditerranée et se hasardant, directement ou par modèles interposés, jusqu'aux colonnes d'Hercule. Car les échanges dans l'Antiquité se font d'est en ouest, suivant en cela le galbe du bassin méditerranéen.

Ainsi l'idée que vous avez eue de tenir à Montpellier une double rencontre sur les circulations d'idées, d'hommes et de choses cadre-t-elle parfaitement bien avec cette ville, née des échanges et du commerce par jonction de ses deux noyaux anciens : Montpellier et Montpellieret. Montpellier c'est un ducat au bord du grand sourcil qui réhausse, d'Espagne à Rome, les rivages septentrionaux de la Méditerranée. Votre travail, c'est l'or du ducat. En lever de rideau, l'AIDEA a fourni un cadre institutionnel par la complémentarité des contributions des cinq intervenants sur un thème qui ne peut que réjouir le juriste : « *L'Égypte ancienne et ses voisins. Ebauches d'un droit international* ». Une fois l'environnement institutionnel brossé, le décor était planté et le Centre François Daumas, c'est-à-dire l'institut d'égyptologie de Montpellier III qui doit son nom à son généreux mécène, pouvait entrer en scène et varier sur le thème : « *La Méditerranée et la vallée du Nil, voies de communication et vecteurs culturels* ».

Et vous me demandez, à moi qui suis historien du droit, de me transformer en archéologue pour extraire dans le foisonnement de vos interventions le fil rouge de l'essentiel ; à côté de cette recherche l'archéologie urbaine se déploie sur des terrains inhabités ! Et vous me demandez de me muer en historien pour reconstituer, grâce aux résumés écrits, aux notes griffonnées ou aux témoignages recueillis, toute cette partie du colloque où je n'ai pas pu assister, retenu que j'étais par d'autres obligations loin de Montpellier. Pour ne point m'égarer je vais suivre un fil rouge, un modèle, celui qui, aux dires de **Bernadette Menu**, a servi de courroie de transmission entre l'Europe et l'Asie, le conquérant sans cesse victorieux qui a assuré le passage de l'Égypte de la Haute Antiquité vers l'Antiquité classique, Alexandre.

L'Égypte ? Mais qu'est-ce que l'Égypte ? Aux certitudes que je croyais avoir, **Jean-Claude Grenier** a substitué le doute en nous exposant que l'Égypte commençait peut-être à la côte, peut-être dans la branche canopique du Nil, sans doute en tout cas sitôt payés les droits de douane, sur ladite branche canopique.

Dès lors le premier élément pour me permettre de comprendre vos propos sera l'espace ; l'espace égyptien ou influencé par l'Égypte. Mais si l'on réfléchit en termes d'espace, il faut aussi le faire en termes de temps, parce que les deux notions, certes, sont inséparables, mais aussi parce que le temps des Égyptiens est un temps immobile, figeant l'homme dans sa dimension transcendante. Ou prétendant le faire, car il s'agit bien évidemment d'un modèle poursuivi : le quotidien des Égyptiens étant fait d'accommodements aux changements des hommes et des lieux ; dans ces échanges, l'Égypte a tant pris et tant donné qu'on peut véritablement parler d'acculturation.

Espace, temps et acculturation, tels seront les piliers symboliques autour desquels je recomposerais pour vous la substance de vos constructions.

I/ Espace

Repartons d'Alexandre et de ce que **Bernadette Menu** nous en a dit : un lien actif entre l'Europe et l'Asie. L'Égypte c'est donc cela, la rencontre entre deux mondes, parties d'un même continent (l'ensemble eurasiatique) venues se ressourcer en Afrique. L'espace est donc géographique, mais il est aussi spirituel. **Françoise Smyth** s'interrogeait en effet : « *De quoi les tribus israélites se sont-elles senties si libérées qu'elles ont pu fonder leur identité "nationale" sur un récit mythologique d'exode hors de l'espace égyptien ? Et de quoi se sont-elles senties si marquées pour que leurs derniers grands prophètes, depuis Babylone, investissent encore ceux qui restent fascinés par les choses du Nil ?* » L'Égypte a été ce grand pays, attirant et repoussant comme tant d'autres après elle. Pour rendre compte de ce double espace, vous avez développé trois thèmes : le droit, le commerce et, bien sûr, la frontière, borne incontournable de toute réflexion sur l'espace.

« *Alexandre le Grand a tenté un tour de force : celui de concilier deux systèmes politiques* »

difficilement compatibles, en évinçant les tyrans d'Asie Mineure et en essayant d'introduire la démocratie dans leurs cités, tout en faisant sienne l'idée impériale », ainsi parle **Bernadette Menu**, nous montrant par là que le fil rouge de nos réflexions constitue la synthèse de l'espace égyptien au niveau des structures, c'est-à-dire du droit ; Alexandre est celui qui allie la notion démocratique venue du nord, de Grèce, et celle de despotisme oriental comme aurait dit Montesquieu. Pour bien conforter cette idée, **Michel Chauveau** remarque que le transfert de capitale à Alexandrie date d'environ 313 : il est l'oeuvre de ce même Ptolémée qui avait commencé par choisir Memphis. Un tel geste, outre qu'il est celui d'un grand politique, est aussi celui d'un grand chef d'État : le choix d'une capitale est un des symboles de la *res publica*, nous dit-on depuis Rome. Mais alors l'Égypte est un État, une *res publica* ? Rome ne l'aurait donc pas inventée. Certes le concept mériterait d'être approfondi et je retiendrai ici pour l'instant quelques caractéristiques plaçant à l'inverse.

Si l'on suit **Renaud de Spens** on relève que le système international de cette époque passe par le truchement d'un concept de « famille internationale », là où nous avons l'habitude de parler de « société internationale » ; il enchaîne : « après l'établissement de relations diplomatiques, les souverains utilisent des termes de parenté pour se désigner, et les témoignages d'affection "privée" constituent un corollaire indispensable des relations entre puissances ». Rien d'étonnant, donc, à ce que le scellement des alliances emprunte au domaine privé des mariages, à ce que la diplomatie soit le fait de messagers itinérants, porteurs de cadeaux, mais bénéficiant d'une sorte d'immunité judiciaire et fiscale. Rencontre de la *res publica* et de la *res privata*, qui autorisera le roi du Mitanni à écrire à Aménophis IV : « J'ai dix fois plus d'amitié pour toi que pour ton père », comme le rappelait **Burt Kasparian**.

Mais comment, donc, analyser juridiquement un traité de « droit international » mettant l'Égypte en scène ? D'après **Burt Kasparian**, le traité égypto-hittite se présente comme un traité synallagmatique paritaire, à la formulation casuistique, fondé sur la puissance des États contractants ; « l'objet du traité est très clairement indiqué dans chaque version : il s'agit d'établir entre les deux cocontractants des liens de paix et de fraternité », c'est-à-dire qu'au nom de leurs États, les souverains définissent des clauses de non-agression d'une part et des clauses de coopération en matière militaire et de police des frontières d'autre part. Au fond il importe, comme dans tout traité proche-oriental du second millénaire, de veiller à l'intégrité du territoire et à la stabilité du pouvoir en place.

On peut donc bien le dire : sous l'angle juridique, l'espace est défini comme une réalité géographique et institutionnelle. Et sous l'angle commercial ?

Pour **Jodep Padro i Parcerisa** l'influence religieuse de l'Égypte dans la Méditerranée occidentale ne fait aucun doute ; elle accompagne le mouvement du commerce. Les principaux acteurs de ces liens sont les Phéniciens, qui pratiquent entre autres un trafic du bronze entre l'Espagne et l'Égypte : rien de surprenant, dans ces conditions, à ce qu'ils suscitent des créations urbaines dans la péninsule ibérique (Cadix est fondée par leurs soins aux environs de 1100), ou à ce que leurs traces soient parfaitement visibles en Égypte elle-même ; à ce titre, les fouilles menées par l'orateur sur les sites d'époque libyenne livrent à profusion amphores et oinokoi, vestiges des importations pratiquées à Héracléopolis - en retour les objets égyptiens ne sont pas rares à Tyr. Mais, et c'est un trait constant de la civilisation égyptienne, le commerce ne se présente pas comme une banale opération profane : à propos de *la Lointaine*, **Sydney Aufrère** dégage avec art et érudition combien cette force divine s'appuie sur « le caractère transversal du commerce Méditerranée-vallée du Nil ». Et, ce qui est intéressant pour les observateurs que nous sommes, ce commerce se fait tant par mer bien sûr, que par terre aussi : « Traditionnellement, le produit des caravanes comme celui de tout commerce avec de lointaines contrées était considéré comme l'équivalent de l'oeil d'Horus, une des formes sous laquelle sommeille la Lointaine, car elle ne fait qu'un avec les gommés-résines odoriférantes, les curiosités qui viennent des pays étrangers. Ainsi plusieurs routes coexistaient qui permettaient, depuis la Libye, de déboucher sur le Delta, que l'on vint de la côte ou que l'on empruntât la route intérieure. » Cette dimension transcendante préside au commerce non seulement dans l'explication qu'on donne de ce dernier, mais jusque dans les actes juridiques mis en oeuvre pour l'accomplir, car les Égyptiens maîtrisent des actes complexes : « Un habitant d'Aphrodision, nous dit toujours **Sydney Aufrère**, ayant effectué un déplacement à Siva et fait un prêt d'argent à un habitant de l'oasis, est remboursé par un ami oxyrhynchite du débiteur. » De pareilles mentions incidentes sont une justification supplémentaire à l'activité de l'AIDEA, vivifiée par **Bernadette Menu**. Entre le nord de l'oasis et Oxyrhynque, ce sont trois ou quatre jours de marche ; cela suffit pour impliquer les divinités d'Oxyrhynque dans la prospérité de la Petite-Oasis.

De telle manière que le commerce, comme le droit, revêt un double caractère : géographique bien sûr.



mais spirituel aussi, ce qui transforme les limites entre États en des sortes de *frontiers*.

En effet la frontière n'est pas un limes. **Burt Kasprian** note que si jamais elles ne sont précisées avec scrupule, c'est peut-être parce que leur connaissance relève de la conscience collective. A suivre **Jean-Yves Carrez-Maratray**, en effet, la frontière n'est pas une ligne, mais une zone ; cela borne bien tout de même un territoire : le pays des réprouvés, cette terre inhospitalière de Péluse marque le début d'un *no man's land* qui aboute à Gaza. L'espace, peuplé de juifs et d'autres, est indiscutablement une zone de transition. A l'époque d'Antoine et Cléopâtre, la frontière juive c'est Ostracine. Sous la plume du pseudo-Isaïe on parle de "stèle" à la frontière. Une fois encore, tout est toujours double au pays des Deux-Terres: la frontière arrête la terre et enferme la culture autochtone. C'est pourquoi les relations Grèce/Égypte sur la terre égyptienne, mais vers l'ouest du Delta cette fois, peuvent se déclinier, comme le fait **Jean-Claude Grenier**, en termes de frontière culturelle. Quoiqu'il en soit, même non matérialisée par un tracé noir sur le sol désertique, la frontière existe et permet à **Francis Geus** de diagnostiquer la politique expansionniste dont l'Égypte s'est rendue responsable face à la Nubie ; tout commence très tôt (entre la première et la cinquième dynastie) et reprend, après une pause forcée, sous la douzième dynastie pour aller plus loin au sud. Tant et si bien qu'à partir de la treizième l'Égypte installera des garnisons permanentes dans des forteresses, égyptisant de facto des populations (dites du groupe C, celles qui occupaient la basse Nubie depuis la fin de la cinquième dynastie) qui, jusque là, avaient encore et toujours résisté à l'envahisseur.

Pour clore ces réflexions sur l'espace égyptien, reprenons notre fil rouge, Alexandre et sa ville : Alexandrie. La présence de cette cité, assure **Michel Chauveau**, n'a suscité aucune réaction hostile de la part de la population autochtone, mais il faut remarquer que la ville est quasiment absente des sources égyptiennes. Pourtant Alexandrie n'est-elle pas la plus grande ville de l'Antiquité jusqu'au I^{er} siècle av. J.-C., c'est-à-dire jusqu'à ce que Rome se substitue à elle ? Frontière culturelle, ouvrant sur un autre temps ; c'est elle que **Jean-Claude Golvin** a voulu recréer, usant pour cela de tout son art décomposé en cinq branches. Pour ce magicien de la restitution, la visualisation de l'espace urbain antique emprunte à cinq déterminants : le site naturel et topographique, le contour de la ville, sa structure, les édifices publics qui la peuplent, et la position relative des bâtiments les uns par rapport aux autres. Espace inséparable du temps, des temps.

L'espace égyptien, tel qu'il ressort de vos contributions, se présente donc comme une surface

physique avec de larges implications spirituelles et culturelles, nécessairement évolutives.

II/ Temps

Le temps est bien sûr celui des hommes, auquel on fait référence dans les traités par exemple sous forme d'un passé, mais le temps c'est principalement celui des dieux, pressenti par les hommes, expliqué par le clergé, comme le dit si bien **Sydney Aufrère** auquel nous emprunterons la logique des développements qui vont suivre : *la Lointaine*, dit-il, « *expression locale des forces animales de la nature, est essentiellement protéiforme pour des raisons tenant aux croyances spécifiques de chaque région tournées traditionnellement vers des aspects différents de l'environnement* ». Les croyances changent, mais « *le clergé adopte localement le mythe national* ». Religion/clergé, tel est bien le couple qui, en Égypte ou ailleurs du reste, donne son impulsion au temps.

A première vue, l'Égypte n'a pas imposé sa foi : « *le sol de Canaan a porté peu de temples et d'édifices proprement égyptiens* », explique **Françoise Smyth**. Mais attention, poursuit-elle, l'Égypte a profondément marqué l'iconographie : « *15% des sceaux-cylindres dont la forme évoque la Mésopotamie plus que le Nil portent des figures égyptiennes et la plupart des figures levantines ont des caractères ou attributs égyptianisants* » et il y a bien plus : « *les grandes divinités cananéennes comme Ba'al... reviendront sous l'habit égyptien vers le milieu du I^{er} millénaire avant notre ère en compagnie de Bes et d'Isis* ». D'un côté donc des petits riens multiples qui traduisent une profonde égyptianisation de la terre cananéenne, de l'autre peu d'édifices culturels de facture égyptienne. **Françoise Smyth** ne pouvait donc que se poser la question: « *Les dieux égyptiens ont-ils, comme tels, reçu un culte en Canaan ?* » La réponse doit être nécessairement prudente : bien sûr on a le temple d'Amon et Ramsès III à Gaza, ceux d'Hathor, à Timna ou Byblos. Quelques autres. Tout cela ne peut pas permettre d'asséner de fortes vérités mais conduit à demeurer dans la nuance, art dont toute la subtilité de l'oratrice n'a aucune peine à rendre compte.

Le temps des dieux trouve cependant à s'exprimer à travers des mythes étrangement semblables : la lionne, nous rappelle **Sylvie Blétry**, c'était déjà Ishtar, « *divinité sanguinaire mais aussi génitrice universelle* », comme Nekhbet c'est la Lointaine que **Sydney Aufrère** compare à la lionne « *ayant fait son repaire à l'entrée du ouâdi* » ; et l'auteur précise que « *le passage le plus intéressant porte... sur le retour fictif de Sekhmet à Imaou* », car c'est un mythe qui se réfère à la servante africaine : « *on porte des offrandes à la chasseresse venant de*

mettre bas dans les fourrés. » La lionne, toutefois, n'est pas la seule divinité à suivre les voies de communication, vecteurs culturels ; on pensera bien sûr à Hathor, divinité héracléopolite, qui se retrouve à Siwa et à Baharia, comme le précise Sydney Aufrère, ce qui induit des liens en matière théologique. Mais la plus célèbre exportation de toutes est sans doute Isis, dont le culte se retrouve à Agde, Nîmes, Grenoble de manière indubitable, à Lyon, Vienne, Marseille, et ailleurs aussi peut-être, note Gisèle Clerc. Sans doute, confirme Alain Charron, à Arles par exemple.

D'après le conservateur du patrimoine d'Arles, qui parle avec enthousiasme des trésors de sa ville, le culte isiaque arlésien est desservi par un collège de prêtres, par un clergé. C'est là que le temps des dieux prend tout son sel : le clergé, médiation avec l'Au-delà, insuffle grâce au culte une conscience nouvelle. Et Bernadette Menu l'explique fort bien quand elle revient sur le rôle du clergé égyptien à l'époque macédonienne : c'est lui qui a initié Alexandre, peut-être à Héliopolis, ou à Memphis, voire dans les deux endroits, en tout cas qui l'a fait entrer dans le secret des capitales religieuses de l'Égypte éternelle ; c'est lui aussi qui lui fournit des assises politiques sous une apparence religieuse, à Thèbes par exemple où règne Amon dont Alexandre est le fils choisi, et qui se trouve être surtout la troisième grande capitale religieuse d'Égypte, à Hermopolis encore, capitale provinciale du dieu juriste Thot, où se déploie la puissance du grand prêtre Pétosiris.

Le truchement politique du clergé est si indispensable souligne Christian Llinas que la chronique du Sarapieion A de Délos conserve la mémoire d'un prêtre venu d'Égypte pour fonder un sanctuaire à Sarapis. Alors quoi d'étonnant à ce que l'île d'Apollon offre des inscriptions hiéroglyphiques sur des statues, que certains bas-reliefs soient isiaques d'apparence ? A tant jouer sur le temps et les dieux, on a transformé les repères et la banalité de l'évidence quotidienne se décline sans surprise sur le mode de la rencontre, celui du syncrétisme.

III/ Acculturation

Lors de la précédente rencontre de l'AIDEA, à l'IFAO du Caire, nous avons été quelques-uns à partir découvrir, sous le patronage éclairé de Jean-Yves Empereur, les plus récentes trouvailles archéologiques. Je me souviens d'un Anubis habillé en légionnaire romain qui, sur le moment, m'a paru parfaitement représenter l'âme d'Alexandrie ; l'Égypte a reçu mais elle a aussi donné des objets, elle a modelé les hommes, influé sur la culture.

Les objets d'inspiration égyptienne sont tout à fait aisés à retrouver un peu partout. Partons des considérations de l'orateur que nous venons de quitter : Christian Llinas. Il assure que les cultes égyptiens de Délos n'ont pas été imposés par les Lagides ; tout au contraire ce sont des dévotions d'origine privée. Quelle formidable acculturation, donc, qui pousse à s'approprier des modèles a priori étrangers ! Comment s'étonnerait-on, dans ces conditions, de trouver à la fin de la période d'indépendance de Délos (dans les années 160 av. J.-C.) des œuvres égyptisantes sur l'île ? A Oxyrhynchos, ce sont « de nombreuses amulettes de bronze, en forme de poisson », qui se lèvent peu à peu du sous-sol, rapporte Hassan Ibrahim-Amer, cet « oxyrhynchos qui a donné son nom à la ville à l'époque gallo-romaine », que l'on retrouvera sur des sarcophages d'époque romaine, avec une connotation osirienne et non plus sethienne.

Françoise Smyth qualifie ces rencontres « d'interculturalité », et elle la traque dans quelques hiéroglyphes approximatifs, comme *ankh*, mais surtout dans d'innombrables éléments des temples édifiés en Canaan ; ils trahissent, nous confie-t-elle, « les étapes d'une interculturalité discrète, fruste, et cependant durable. » N'est-ce pas en effet la plus forte, celle qui traduit à l'évidence l'intégration par tous des valeurs dominantes ? Un peu comme aujourd'hui on pourrait découvrir des cannettes de Coca-Cola dans presque toutes les poubelles, ou des posters de boys bands là où, relève Gisèle Clerc, on met à jour dans toute la France des Isis lactans (comme dans le Pas-de-Calais), Isis fortuna (dans la Somme), ou des médailles à thèmes isiaques (à Westheim, par exemple). Christophe Thiers note en écho l'ambiance philadelphomane (selon le mot de Jean-Claude Grenier) qui règne autour de Caligula, expliquant que la stèle de Saïs ait pu être apportée à Rome à l'époque de Caligula. Alain Charron synthétise fort à propos ce que l'on peut relever en manière d'acculturation quand il parle de l'Hélios-Sérapis d'Arles : « Un des exemples de syncrétisme régnant dans les IIe et IIIe siècles romains. De l'Anubis alexandrin à l'Hélios-Sérapis arlésien, l'espace est entièrement englobé dans les serres du temps qui mute. »

Il faut donc, avec Bernadette Menu, se reposer la question : « Alexandre le Grand a-t-il été pharaon d'Égypte ? » En somme jusqu'où le conquérant, et les autres hommes, se sont-ils imprégnés des bords du Nil ? Une fois encore l'art de dentelière (que je soulignais dans mon dernier rapport) avec lequel Bernadette Menu débrouille les textes trouve ici à s'exercer : aucune réponse ne saurait être tranchée. « D'après le pseudo-Callisthène, témoignage certes tardif, Alexandre aurait... été couronné dans le temple de Ptah, à Memphis » ; voilà qui est

d'autant plus pharaonique que le Macédonien a fait célébrer des fêtes là-bas. **Bernadette Menu** émet même une hypothèse : « *Pourquoi ne pas supposer qu'Alexandre le Grand a été couronné par le prêtre du sanctuaire d'Amon de Siwa, succursale en quelque sorte, du grand Amon thébain qu'Alexandre honorera brillamment dès ses premières années ?* » Certes on pourra toujours objecter, pour amoindrir la dimension pharaonique du Grec, qu'il nous manque son nom des Deux-Déesses et son nom d'Horus d'or : signe qu'il n'en avait pas ou qu'on l'a perdu ? Et puis son nom s'inscrit dans le cartouche royal, avec pour dernier nom le sien, Alexandre, écrit en hiéroglyphes, et puis il porte des cornes de bélier, témoignage indubitable de sa nature amonienne, et puis on explique sa conception de manière théogamique : « *Olympias aurait conçu Alexandre des œuvres du dieu Amon lui-même.* » Et surtout, il « *se considère comme le successeur direct du dernier pharaon légitime d'Égypte, Nectanébo II.* » N'est-ce pas là, au-delà de tous les arguments, la plus belle preuve de l'acculturation perpétrée par les hommes ?

Cependant **Renaud de Spens** attire notre attention sur le fait que d'autres hommes peuvent jouer un rôle important dans cette acculturation : les otages. Comme Rome, l'Égypte en exige souvent de ses vassaux ou de ses vaincus. Ils constituent un vivier précieux, source d'information, se présentant comme objets de négociations ou interprètes, voire gouverneurs coloniaux potentiels. Car ce sont les structures, disons plus largement la culture qui se trouve modifiée par les échanges entre l'Égypte et le monde extérieur.

Christophe Chandezon montre bien, à ce titre-là, combien dans les États hellénistiques on assiste à un mélange entre les différents héritages, avec une prédominance pour l'introduction du système grec en Égypte : les fonctionnaires royaux chargés de percevoir les impôts sont contrôlés par les telonai, responsables de la rentrée fiscale sur leur patrimoine, mais susceptibles aussi de s'enrichir si l'excédent perçu dépasse le montant versé au fisc ; il y a là transposition de ce qui avait cours dans la Grèce du IV^e siècle avec les archonés. Ce pouvoir considérable des telonai leur donne bien sûr mauvaise presse, même s'il sont passibles d'atimie en cas de fraude ; on voit déjà pointer la rumeur qui grondera à Paris contre le mur des fermiers généraux : « *Le mur murant Paris rend Paris murmurer.* » Pour illustrer son propos l'auteur rappelle l'exemple de Telmessos où la mise en place du système des telonai par le fils de Lysimaque doit peut-être moins à l'Égypte qu'à des pratiques autochtones, antérieures aux Lagides. **Francis Geus**, à l'inverse, note qu'en dépit des résistances culturelles l'Égypte se livre en Nubie à

une politique d'acculturation qui débouche sur une égyptianisation de la population. Et Alexandrie d'Égypte, représente-t-elle un élément d'acculturation ? Sans doute semblent dire **Michel Chauveau** et **Jean-Claude Grenier**, malgré leurs divergences d'approche. Le nom égyptien d'Alexandrie, Raked, et donc Rakotis en transposition grecque, signifie "chantier", et finira par être limité au seul quartier indigène ; peut-on en déduire qu'avant il n'y avait rien, ou qu'alors la construction urbaine a fédéré d'anciens villages ? Les deux savants ont pour ainsi dire terminé leur échange en démotique, laissant éberlué le rapporteur de synthèse qui a pu seulement noter, au vol, qu'Alexandrie était bien la ville de l'esprit et du cosmopolitisme.

Au demeurant l'acculturation se retrouve dans bien des pratiques, et pas seulement dans les œuvres de l'esprit : **Sydney Aufrère**, avec sa coutumière subtilité, explique que les différentes composantes qui entrent dans la bière du vase-*mmw* destinée à Hathor sont hautement symboliques : il existe en fait deux types de constituants : d'une part « *un mélange de céréales sous différentes formes, du vin, des jus de fruits et des dattes destinées à réhausser le degré alcoolique de la macération. L'ensemble fait écho à l'Égypte, terre agricole d'accueil et d'abondance* », d'autre part « *des éléments minéraux, des parfums et des aromates qui connotent l'idée de l'étrange et de l'étranger, en somme les contrées lointaines.* » C'est là qu'on note la formidable distance qui sépare la bière égyptienne du Coca-Cola que nous évoquons tout à l'heure... De fait l'acculturation qui met l'Égypte en scène nous renvoie à notre point de départ : le temps, puisque, **Sylvie Blétry** l'assure, « *il se pourrait que les lions-fontaines dont notre art contemporain hérite encore, proviennent de cette mythologie antique, et qu'ils soient parvenus en Occident via la Grèce, sans que ce lien, autrefois très fort entre divinités au(x) lion(s), fécondité et eau, ait nécessairement subsisté* » et **Christophe Thiers** ne manque pas de souligner que dans l'égyptomanie dont la France a été victime on a fait beaucoup de choses sans bien comprendre, puisqu'on ne savait plus lire les hiéroglyphes : le rouleau de papyrus se transforme en deux bras croisés dans les copies pseudo hiéroglyphiques de l'époque moderne ; mais surtout l'acculturation nous renvoie à l'espace, à ce voyage en Égypte que **Jean-Claude Grenier** prétendait « *long et pénible* », mais qui fut simplement source d'émerveillement et d'enrichissement, grâce au fil rouge tenu solidement en mains par l'Ariane d'Alexandre, notre amie **Bernadette Menu**. ■